

Sexe et tremblements

Ces textes écrits avant la création de La Bobine de Ruhmkorff (2013) ont été présents tout au long du travail. Ils en ont accompagné toutes les étapes, certains d'entre eux auraient pu s'intégrer dans le corpus final. Le rythme et la cohérence de l'ensemble en ont décidé autrement.

Les deux premiers, « Le Trou » et « Début », faisaient partie du texte de Sexamor (créé en 2009, avec Nadège Prugnard).

LE TROU

ce que je n'ai pas
ce qui manque
ce qui me manque c'est un trou
ou plutôt : ce qui me manque fait un trou, un trou
en moi, me troue
je suis troué par ce qui me manque
non pas qu'on me l'ait enlevé, que je l'aurais eu un
jour, que j'aurais été entier
ce trou c'est mon manque
mon manque c'est l'Autre
l'Autre est mon trou
trou en moi
dès que je nais, l'Autre me troue
au trou ! condamné au trou !
à se faire trouser la vie
ce qui reste c'est la passoire de l'être, cachée au cœur
d'une forme en viande qui se fait croire qu'elle est
entière et que tout va bien
ce que j'apprendrai plus tard, c'est que moi aussi je
fais des trous chez l'Autre
sans le vouloir, avec le regard,
et je comprends que j'ai dû percer quelque chose en
voyant de l'eau lui sortir par les yeux,

je ne savais pas, ça se met à fuir, ça se répand, ça
ne s'arrête plus,
les larmes du trou
l'Autre n'est plus qu'un trou en larmes, un puits
pleureur, et c'est moi qui ai fait ce trou

Quand je serai tout troué, quand je ne serai plus qu'un
trou ambulante, une lacune humaine, une absence
debout, quand je n'aurai plus que mes bords, quand
je ne serai plus qu'un bord de trou, une margelle à
sang chaud, alors l'Autre qui n'aura plus rien à trouver,
s'approchera du bord de mon trou, qui sera aussi le
sien, à force de tant me trouver, trou des deux donc,
l'un penché au bord du trou, à prier que l'horizon
se découvre enfin au plus profond de cet Autre, de
cet Autre qui se demande s'il existe encore, étant
trou devenu.

DÉBUT

Depuis le début on m'a traité de petit garçon, on disait « il » en parlant de moi, « il » comme viril, « il » va bien nous soulever ça, « il » va pas pleurer pour ça, « il » sera officier de marine, et pour que ce soit bien clair on a mis une barre à son vélo, pour qu'en cas de chute « il » s'éclate les testicules dessus, et que ça me serve de leçon.

On m'a coupé les cheveux court et donné des petites voitures. On nous a mis entre nous dans des cours d'école, pour qu'on se batte. On s'épiait en train de grandir, on devinait des différences secrètes sous les habits, dans les dessous. On aurait bien été voir de plus près, on finissait par s'allonger tout nus sur du carrelage froid en riant bêtement devant nos différences qui nous sautaient aux yeux. C'était maintenant une certitude : j'étais bien un garçon parce que j'en avais une, elle était bien une fille parce qu'elle n'en avait pas. Ou alors, est-ce qu'il m'en était poussé une à force qu'on me dise que j'en étais un ?

Après avoir espéré des années qu'on ne m'appelle plus madame au téléphone, on m'a sacré « jeune homme ». Quand il m'arrivait d'avoir plus peur

qu'une fille, je claquais des dents en silence, pour qu'elle continue à croire que j'étais bien un homme. Je sentais qu'il ne fallait pas décevoir, et que si une guerre éclatait, il faudrait s'élancer le premier à l'assaut de l'ennemi en poussant un cri de bête, sinon c'était pas la peine d'être un homme. Ça me donnait des sueurs froides, rien que d'y penser, seul, la nuit.

Il ne me restait plus qu'à entrer dans la femme, dans la faille, dans cette fente brûlante. Enfente-moi !, je priais, j'implorais : je te salue, vierge bleue, pleine de grâce, que ton doux con soit foutu, le plaisir est avec toi et ton foutre est sacré, tu es bénie entre toutes les femmes, vierge bleue, prends ma queue, mets-la-toi, mets-la-moi, que j'entre, jouissons maintenant et jusqu'à l'heure de notre mort.

À l'hôtel des Grands Hommes, en pénétrant un corps, j'en devins enfin un. Je fus violemment soulevé de terre jusque derrière les étoiles, en découvrant dans les bras de la femme une stupéfiante immensité. J'étais donc bien un homme.

Je viens de cet homme, qui crut le devenir, là.

son geste de reine pour m'apparaître nue
splendide impudeur de la première fois
je voulais que dure cette offrande à mes yeux
en un sourire elle défit ses cheveux
ils roulèrent sur ses épaules
avec sa fourrure de fauve et ses ombres secrètes
elle se glissa contre moi
je croyais que c'était vrai

l'abandon sur ma poitrine
du poids chaud de sa main
incrédule d'abord
je brûle sous elle
puis le buvant ce poids
qu'il me pénètre
réchauffe
ma peau
mes os
mon cœur qui rebat

mettre ô ma douceur la verge de mes doigts dans
l'énigme écarlate
les sentir bénis par tes flancs qui tressaillent
tu souris les yeux clos à cette longue caresse
offrant ton sein à ma morsure en pur délice

nos langues se mêlent dans des palais brûlants aux
colonnes d'ivoire
ton ventre m'aspire avec de lents frissons
ivre je lèche le creux de tes bras emperlé de sueur
la secrète soie de tes cuisses m'enserme
de ton ventre jaillit le nectar d'une bête heureuse

époux dans la brûlure
les sexes se combent
folle dépense des êtres au présent
viennent les suspensions heureuses
halètements immobiles
doux entretiens de langues
avant le crescendo
effréné
animal
cri dans l'immense

l'ivre d'amour
trébuche
trop plein
il lui faudrait dormir pour se relever
une fontaine pour éteindre ses yeux en feu
non
il lui faudra d'abord se consumer

PEUT-ON S'ENLACER SOI-MÊME ?

Il faut voir la glycine étendre autour d'elle ses plus fragiles pousses en quête de rencontre, avec quelle hâte elle saisit ce qu'elle trouve, avec quelle voracité elle s'enroule, s'attache, entoure, serre, étouffe, déforme, noue, grandit, profite et s'élève grâce à cet autre-là, entièrement asservi à son exubérance vitale.

La même, solitaire, livrée à elle-même, s'épuisera à chercher un support, se tordra à terre en lentes convulsions noueuses, s'enroulant, s'étouffant elle-même, incapable d'essor, laissant pourrir ses pâles fleurs dans l'herbe humide, réduite à elle-même, impuissante, privée de toute hauteur, recouverte peu à peu de ronces qui lancent vers le ciel leurs épineuses flèches en orbes triomphants.